

Les JUIFS D'ORLÉANS sont de mèche avec les Arabes de Palestine POUR FAIRE SAUTER LE SAINT-SÉPULCRE

A Bourges, il y a huit cents ans, des rabbins expliquaient les phases de la lune.

— En êtes-vous sûr ?

— Je vous dirai même que dans l'œuvre à laquelle nous devons ce détail, les Tossafoth, ou commen-

par

Joseph MILLNER

taires du Talmud, écrits par les disciples de Rachi, Bourges se nomme Gourgouges.

— Y eut-il de 'bonne heure des... Gourgougeois ?

Un vieux texte nous est parvenu qui raconte qu'en l'an 568 il se trouvait, dans la ville qui fut la capitale du Berry, des Juifs. L'évêque, paraît-il, voulait les convertir de force au christianisme.

Pendant cinq siècles, l'historien perd leur trace parce que, sans doute, ils émigrent par petits groupes, selon la méthode connue, ou pratiquent clandestinement la loi de Moïse, lorsqu'ils ne se fondent pas dans la population chrétienne.

LE ROI INCENDIAIRE ÉTEINT LES DETTES

En 1185, sous Philippe-Auguste, et en vertu d'une ordonnance dudit, le « Juif de Bourges » Isaac Uradis cède son hôtel particulier à Mathieu, Grand Maître du roi. En 1204, un des coréligionnaires d'Uradis, Benedictus Biturencis, ne semble pas vouloir justifier parfaitement son nom, puisque Biturencis vient de Bituricae, désignation latine de Bourges, et que le monarque accorde à ce Berruyer le droit de séjourner (comme dirait la législation actuelle sur les étrangers) au Châtelet, une commune de la région.

Cependant, consultez — si vous en avez l'occasion... — le rôle des impôts de Bourges (XIII^e siècle), et vous verrez par l'importance de son apport fiscal que la communauté judéo-berruyère fut nombreuse et prospère.

Il n'est pas étonnant que le roi qui alluma le feu où périrent les Templiers prit soin d'éteindre les dettes contractées envers les prêteurs gourgougeois. Quelques flottements ayant ici été constatés dans l'application de son oukase du 24 janvier 1310, Philippe-le-Bel enjoignit à son Grand Maître, Jean Guedray, par lettre du 10 septembre de la même année, de s'en tenir rigoureusement à ce qui avait été décidé.

Si Jean a « bonne réputation », croyez-le sur parole ! Il suffit qu'il déclare qu'il s'est acquitté envers Isaac pour que la créance soit annulée.

LE GARÇON IGNIFUGÉ

Voici un des miracles que la Sainte Vierge accomplit à Bourges : On avait converti un petit garçon juif et on lui avait donné le baptême. Son fanatique de père le jeta sur un bûcher. Le petit garçon, tout souriant au milieu des flammes, sortit de là sans la moindre brûlure.

C'est du moins ce que racontent un certain nombre de ballades médiévales qui sont autant de variations sur un thème que l'illustre Grégoire de Tours inventa au VI^e siècle.

Plus tard, la légende du garçonnet

(disaient les antisémités en 1009)

ignifugé devint le clou des « Miracles de la Vierge » du moine Pierre de Bourges, passa de ce recueil dans la Legendia Aureica et devint la tarte à la crème de nombreux poètes. Les uns sont attendris, les autres violents, tel l'auteur de cette variation intitulée « Don Juitel qui fut mis el four de voirre », qui prêche la haine réciproque :

Entre Juis et Crestiens .
S'entreiment comme chas et chiens
Bien est droiz que nous les haïons
Et que contre cuer les aïons.

Traduction : « Juifs et Chrétiens s'aiment comme chats et chiens. Il est juste que nous les haïssions et qu'ils ne nous aiment pas ».

Mais selon une autre version, le Miracle de la Vierge causa une telle impression sur la mère du miraculé qu'elle se convertit — et avec elle, tous les Juifs de Bourges.

UN PETIT... EMPLOYÉ

De Bourges nous nous rendrons à Blois et nous serons ramenés aux Tossafoth.

En sa vieillesse, l'un des plus importants tossafistes, Jacob Tam, se trouvait précisément dans la cité des bords de la Loire lorsqu'un employé municipal y lança, pour la première fois en France, l'odieuse et stupide boniment du « meurtre rituel ».

C'était en mai 1171, à la veille de la Pâque juive. Les Juifs, déclara le calomniateur, ont tué un petit Chrétien pour utiliser son sang dans leurs rites religieux, puis ils ont jeté le cadavre dans le fleuve.

Le comte Thibault ne demandait qu'à le croire. Aussi ordonna-t-il d'arrêter immédiatement toute la communauté de Blois... mais comment prouver que l'accusateur disait vrai ?

En organisant une de ces épreuves où Dieu reconnaît les siens — et qui sont typiques d'une certaine mentalité médiévale.

On invite donc l'employé municipal à traverser la Loire sur une barque percée. Elle prend l'eau de toutes parts, mais ne sombre pas et l'accusateur accoste sur l'autre rive, sain et sauf, au milieu des applaudissements.

S'il ne s'est pas noyé, c'est qu'il est protégé par le Très-Haut lui-même. En conséquence de ce miracle de l'eau, la communauté juive de Bourges — dont dix-sept femmes — périra par le feu !

« ALENOU »

Dans leur prison, en attendant l'heure suprême, les condamnés chantent. Ils chantent « Alenu », la vieille prière monothéiste, si persécutée à travers les siècles, mais si émouvante, au dire de Joseph Hachon d'Avignon, qu'elle fait venir les larmes aux yeux des bourreaux.

Mais non aux yeux de Xavier Vallat.

Sait-on que ce pédant gredin avait lu la prière « Alenu » et qu'il la cita dans ses écrits vichystes pour donner une note d'érudition à son antisémitisme de cambrioleur-gérant ?

Lorsqu'en 585 le roi de Bourgogne Gontran fit son entrée triomphale à Orléans, une délégation juive se porta à sa rencontre pour lui remettre un texte de bienvenue rédigé en hébreu.

Gontran, qui ignorait peut-être cette langue, joua au prince-à-qui-onne-la-fait-pas :

— Vous êtes de perfides Juifs, s'écria-t-il, je vous connais, allez ! Vous venez me rendre hommage parce que vous avez une idée derrière la tête : vous espérez que je vous donnerai l'autorisation de construire une synagogue !

BIENVENUE (en hébreu)

Ils eurent tout de même leur synagogue — jusqu'au jour de 1182 où elle leur fut confisquée et transformée en une église que l'on baptisa « Saint-Sauveur ».

Dans cette église comme dans les autres, les prêtres ne pouvaient pas célébrer des « mariages mixtes », car certain Concile d'évêques tenu à Orléans dès 533, interdisait au Chrétien de convoler avec une Juive, et réciproquement.

En 544, un autre Concile avait codifié les rapports entre les Juifs et les serfs. Si un Juif emploie un serf à son service, qu'il ne s'avise de le libérer sous la condition qu'il embrassera la religion mosaïque. Par contre, le serf peut à tout instant se rendre libre en quittant le Juif — sauf à verser une certaine somme à l'administration chrétienne.

COLLUSION TERRORISTE

Le plus beau, c'est encore la « chicane » dont les Juifs orléanais furent victimes en 1009.

De quoi les accusa-t-on ? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, messieurs les émissaires de M. Bevin et de la Ligue Arabe qui hurlez aujourd'hui à la « profanation des Lieux Saints » :

On les accusa d'être de mèche avec les Arabes de Palestine pour faire sauter le Saint-Sépulcre de Jérusalem !

Cette histoire de terrorisme judéo-arabe, grossie et pimentée par le « Samedi-Soir » oral de l'époque, excita si violemment les esprits que les dynamiteurs orléanais du Saint-Sépulcre durent s'exiler pendant quelques mois dans les environs de la ville.

Mais le bon sens finit par faire justice de la « chicane », et au siècle suivant les très nombreux et très disputés commentateurs « Sages d'Orléans » purent commenter la Loi en toute quiétude, dans une Académie qui devint l'une des plus fameuses du temps. Le plus sage de ces Sages fut Rabi Isaac ben Menachem, le maître de Rachi.

Avant de manquer tout à fait à la piété en contractant avec sa cousine un mariage qui lui valut l'excommunication dont le peintre Jean-Paul Laurens s'est inspiré, Robert le Pieux, parfois, le fut un peu trop.

TROP PIÉUX !

Ayant réuni sur la grand-place de Rouen tous les Juifs de la ville — cela se passait au XI^e siècle, mais l'on assure que l'établissement de leurs ancêtres en Normandie remonte à l'époque romaine —, il leur donna à choisir entre la conversion et la mort.

C'est ainsi que périt le savant rabbin Schnéour, tandis que d'autres se suicidaient ou bien s'inclinaient devant le petit précurseur de Torquemada, pour ne pas être massacrés. Alors, au nom de ses coréligionnaires, Jacob ben Yékoutiel se rendit en mission spéciale à Rome et obtint du Pape qu'il mît fin à la brutale piété du roi Robert.

D'ailleurs, les rois se suivent et ne se ressemblent pas. Lors de la conquête normande de l'Angleterre (1066) un certain nombre de convertis rouennais traversèrent la Manche : à peine avaient-ils posé les premiers fondements d'une colonie judéo-anglaise que le fils de Guillaume le Conquérant leur demanda de retourner au judaïsme. En bons Normands, ils ne répondirent ni oui, ni non.

PETITES NOUVELLES

Bevin a dû céder devant l'indignation mondiale ! Dans quelques jours, les 12.000 détenus de Chypre auront quitté le camp, les premiers convois sont déjà partis pour Israël.

C'est une belle victoire de l'opinion publique qui encourage d'autres batailles et notamment celle pour la liquidation des camps d'Allemagne !

LE TRAITE DE COMMERCE ENTRE ISRAËL ET LA HONGRIE

Un traité de commerce entre Israël et la Hongrie a été signé à Budapest.

Conformément au nouvel accord, la Hongrie fournira à Israël des graines, des fourrages, des machines, des produits de l'industrie lourde, tandis qu'Israël enverra en Hongrie des teintures, des produits chimiques, des cordages, textiles, dents artificielles, aurantiacées et sous-produits de citruses, etc.

PARIS

Au cours de la réunion des organisations juives qui ont adhéré à la campagne de l'U. J. R. E. contre la reconstitution d'une Allemagne nazie, contre l'antisémitisme et pour la paix, il a été constitué un comité d'organisation qui deviendra un organisme permanent.

MUNICH

La Gazette officielle de Bavière a publié les noms des Juifs allemands et apatrides disparus qui ont été officiellement déclarés décedés.

ATHÈNES

Le correspondant au Caire du journal « Eth-

nos » annonce que les Américains ont terminé la construction de leur plus grande base aérienne du Moyen-Orient, dans le district d'El Dahran. Cette base a coûté 300 millions de dollars.

BUCAREST

Un théâtre juif, subventionné par le gouvernement, a été ouvert officiellement en présence du ministre des Arts et de l'Information.

PRAGUE

L'Agence Télépress révèle l'existence d'une « chaîne » par laquelle près de 3.000 officiers et soldats nazis ont déjà rejoint les troupes hol-

landaises en Indonésie, les troupes françaises au Viet-Nam ou des unités arabes sous contrôle britannique qui se battent contre les Israéliens.

TEL-AVIV

Le Conseil d'Etat d'Israël a autorisé le gouvernement à émettre des pièces de monnaie. L'ancienne désignation hébraïque de « Pruta » sera donnée à la plus petite unité qui jusqu'à présent était le « Mil ».

Le Dr. Fritz Bernstein, ministre du Commerce et de l'Industrie, a déclaré au Conseil d'Etat que les relations commerciales avec l'Union Soviétique se développaient favorablement.

Les travaux ont commencé pour la création d'une ligne de chemin de fer longue de 45 kilomètres entre Hadera et Tel-Aviv qui sera reliée au tronçon Hadera-Haifa.

Dans le prochain numéro :

**LES LEÇONS DES ÉLECTIONS
EN ISRAËL**

LE TALMUDISTE RACHI

nous apprend la LANGUE D'OIL

Dans le petit « Larousse » illustré (qui, en l'espèce, manque d'illustration) on peut lire :

Ramerupt (ru), *ch.-l. de c. (Aube) arr. de Troyes*. 380 h.

On étonnerait sans doute beaucoup l'un de ces 380 h. en lui révélant qu'au XII^e siècle son chef-lieu de canton ne fut rien moins qu'un célèbre empire juif, aux confins du royaume de France !

Mais commençons par le commencement, c'est-à-dire par l'époque gallo-romaine.

A l'époque gallo-romaine, des Juifs viennent s'établir en Champagne, et M. André Mutter, député de l'Aube, directeur de *Baroles Vranzaises*, prend la défense des Gaulois de vieille souche contre l'invasion des métèques et des youpins.

Mais passent les années et les siècles, jamais l'idée de reprendre l'antique errance n'effleure les arrière-petits-fils des émigrants. Champenois ils sont, Champenois ils resteront.

Quittes à devenir les plus pouilleux des pouilleux de la Champagne pouilleuse lorsque la province tombera sous la coupe des comtes des mille et un ennuis.

LES BONS COMPTES

Ils seront en effet quelques féodaux à se partager les terres et les hommes, chacun se montrant très jaloux de sa propriété. C'est le servage dans toute sa splendeur, impossible pour le serf maudit — ses ancêtres n'ont-ils pas « tué le Christ » ! — de s'y soustraire.

— A chacun ses Juifs. Vous avez les vôtres, mon cher comte, j'ai les miens — déclare le prince Thibault à son ami Jean, dont le domaine est limitrophe. Lorsqu'un groupe de mes Juifs pénétrera clandestinement dans votre territoire, promettez-moi de le faire reconduire aussitôt à la frontière. A charge de revanche, d'ailleurs !

Sur les mêmes bases, en tous points conformes aux règles de la réciprocité, Thibault IV de Champagne signera, en 1198, un accord d'extradition avec le roi Philippe Auguste.

LUMIERES

Le droit d'aller et venir comme bon nous semble ne fut pourtant pas refusé à Rabbi Chelemo Itzack, talmudiste plus connu dans l'Histoire sous le nom de Rachi, que composent ses initiales.

Il naquit et mourut à Troyes (1040-1105), mais, très jeune, il se rendit à Worms et à Mayence pour s'initier aux mystères de la théologie auprès des meilleurs disciples de l'exégète Guerschom.

Guerschom — dont il nous reste quelques-unes des gloses sur le Talmud, un recueil de règles morales très précieuses pour qui s'intéresse à la mentalité juive du moyen âge, et un hymne tragique commémorant quelque trouble antisémite de Rhénanie — avait été surnommé « La Lumière de l'Exil ». Mais lorsque à l'âge de 25 ans, le brillant Rachi revint, bardé de science, dans sa ville natale, il éclipsait déjà tous ses maîtres.

Il n'avait pas son pareil pour rendre clair tout ce qu'il peut y avoir d'obscur dans un texte. Sous son impulsion, la capitale de la Champagne, déjà fameuse par ses écoles chrétiennes, devint, bien qu'elle ne comptât qu'une quarantaine de familles juives, un centre talmudique, de très fort rayonnement.

Il avait suffi que quelques jeunes, soucieux de se familiariser avec les Ecritures, vinssent consulter Rachi sur place. Ils coururent partout révéler l'existence d'un rabbi si merveilleux. Bientôt, de tous les coins d'Allemagne et de France, affluèrent les étudiants.

~~~~~ par Joseph MILLNER ~~~~~

### IN FOLIO VERITAS

La Champagne était alors, tout à la fois, le pays du vin et du parchemin. Rachi, Champenois 100 %, utilisa l'un et l'autre.

Dans la journée, propriétaire d'un petit vignoble, il gagnait sa vie en sarclant, en vendangeant ou en vinifiant. Un nouveau cru l'aurait peut-être rendu célèbre...

*In vino veritas*, semblaient dire ceux de ses concitoyens qui, dès la tombée du jour, remplissaient les tavernes troyennes et leurs gobelets. Lui, se penchait, en de longues veilles, sur de vieux manuscrits. *In folio veritas* ?

Lorsque le matin, après l'office, et le soir, il commentait la Bible et le Talmud (de Babylone) dans la maison d'études mitoyenne, ses élèves assis autour de lui, selon l'ancienne coutume — quel sujet d'enluminure ! — buvaient avidement ses paroles.

Point par point, traité par traité, il analysait la littérature traditionnelle,

que son commentaire de la Bible devint rapidement classique.

Une monumentale explication de texte se déroule devant nous, et si l'auteur, quelquefois, bavarde et coupe les cheveux en quatre — qui s'en étonnerait, en pareille matière ? — il fait toujours preuve de solides qualités de précision et de méthode.

D'où l'influence qu'il exerça tout au long de huit siècles. Et non seulement sur le judaïsme, mais sur l'exégèse chrétienne : au XIV<sup>e</sup> siècle, le moine franciscain Nicolas de Lira ne songe pas à la nier en commentant la Bible dans ses « Postilles Perpétuelles » ; plus tard, le grand Luther lui-même se laissera séduire, avec un certain nombre d'hébraïstes, par le Sage de Troyes.

### DES FEUILLES DE VIGNE AUX FEUILLES DE PAPIER

Autre preuve de l'emprise de notre homme :

Le premier en date des livres hé-



Cette naïve et spirituelle enluminure illustre une bible du moyen âge conservée au British Museum.

soulignant les nuances, découvrant les sous-entendus, donnant toutes les références nécessaires. Rien ne lui résistait.

Dans le Talmud, livre fort complexe en raison de son mélange de langues et de sa « philosophie » propre, on ne pouvait guère, selon la formule d'un historien moderne, « s'orienter sans carte ».

Rachi donna aux talmudistes une carte et une boussole.

### MAGISTER SCRIPSIT

Il aurait pu, à l'instar de Socrate, se contenter de son exposé oral. Alors, d'après leurs « notes de cours », ses élèves se seraient mis en devoir de transmettre son enseignement aux générations futures (méthode qui, soit dit en passant, n'a rien de commun avec les procédés de fabrication kravchenkistes). Mais tous les disciples n'ont pas le génie de Platon.

Nous dirons, en paraphrasant le Louis Aragon de l'époque surréaliste, que Rachi préféra coucher lui-même par écrit ce qu'il pensait, debout, des Ecritures.

Pour rester sérieux : il est vrai que les Gloses de Rachi (*Laasim* en hébreu) furent un modèle du genre, et

breux, un incunable composé en 1475, porte son nom.

De l'invention de la lettre imprimée, les intellectuels juifs avaient rapidement saisi toute l'importance.

Dès 1444, un accord pour la construction d'une fonderie de caractères en Avignon avait été conclu entre un artisan d'Allemagne et un membre de la communauté locale, mais, hélas, rien n'a subsisté des productions de cette première imprimerie hébraïque. Cependant, au mois de janvier 1475, deux presses rivales fonctionnaient en Italie : l'une, au sud, à Reggio de Calabre, l'autre, au nord, à Piove di Sacco, non loin de Padoue.

La course de vitesse qui s'engagea à cette occasion fut gagnée par Piove di Sacco, avec une édition-récord du commentaire de Rachi sur le Pentateuque.

Histoire d'un talmudiste, ou : Des feuilles de vigne aux feuilles de papier. Ou encore : la clef de la langue d'oïl.

### GLOSES-OIL

En effet, pour savoir comment les Français parlaient en ce temps-là, il faut lire Rachi.

Ce qu'ayant démontré — cf. son « Dictionnaire des Gloses de Rachi » — le philologue Arsène Darmesteter, spécialiste des langues romanes, obtint en 1895 un grand prix de l'Académie Française.

Les relations judéo-chrétiennes étaient assez profondes pour que Rachi parlât la langue de ses concitoyens et s'en servit dans ses Commentaires afin de rendre plus accessible la langue de ses ancêtres.

Dans les manuscrits de Rachi, conservés à Oxford, à Cambridge et au British Museum, A. Darmesteter, envoyé spécial du Ministère de l'Instruction publique, a découvert un trésor : plus de 3.000 mots français, près de 2.000 expressions techniques françaises, le tout transcrit en lettres hébraïques !

C'est là, vu la rareté des documents littéraires (quelques fragments en dialecte normand et des vers épars), une source très importante pour l'étude de la langue d'oïl — je rappelle que nous sommes en Champagne — et, par conséquent, de la formation du français au XI<sup>e</sup> siècle.

### LA SOMME ET LES ADDITIONS

Illustre dès son vivant, Rachi devait faire école après sa mort. Les étudiants le découvrèrent toujours avec enthousiasme — un enthousiasme aussi atomique, dans les cas extrêmes, que le délire de La Fontaine criant à travers les rues : *Avez-vous lu Baruch* (le prophète, N.D.L.R.), *avez-vous lu Baruch* ?

Parce qu'ils considéraient l'œuvre du maître comme une véritable Somme, ces nouveaux et modestes commentateurs présentèrent leurs propres Gloses comme de simples « Additions » : *Tosaphoth*.

On ne saurait cependant tenir pour négligeable le mouvement des *Tosaphistes* ; géographiquement très étendu, puisque, parti du petit village de Ramerupt, dans les environs de Troyes, il gagna toute la Champagne, la Lorraine, la Rhénanie, l'Angleterre, la Normandie, l'Espagne et l'Italie du Nord, il occupa aussi une place importante dans l'histoire des idées religieuses.

De « l'Empire de Ramerupt », qu'évoquent les vieux livres, *Jacobed*, fille de Rachi, fut l'impératrice. Elle professa elle-même à cette Université talmudique que, peu de temps après la mort de son père, elle avait fondée avec la collaboration de son époux, Samuel Ben Meir.

### DE LA FEMME

Seulement, préfiguration de Radio-Sorbonne, l'élève ne voyait pas le maître. Jacobed parlait derrière un paravent ! Souci de fidélité conjugale ? Non, tout simplement une vieille règle d'origine orientale interdisait aux jeunes rabbis d'entrer en contact, de quelque façon que ce fût, avec une femme. Leur chair n'était pas triste, et ils devaient lire tous les Livres.

D'aucuns ont voulu voir dans cet... écran protecteur on ne sait quel signe de l'infériorité où la Juive était tenue au moyen âge.

Certes, tout comme chez les Chrétiens, l'égalité de sexes n'existait pas, mais si la femme juive était, par exemple, exclue de la vie publique et reléguée dans un coin spécial lors de certaines cérémonies religieuses, sa condition était beaucoup plus douce qu'aux temps proprement talmudiques, et souvent supérieure à celle de ses compagnes chrétiennes. A ce point que les violences maritales, scènes de ménage et autres incompatibilités d'humeur furent stigmatisées par de graves docteurs comme des « pratiques de Gentils ».

# LE MORT DE PRAIRIAL

par Michel GOUR

**L**E 1<sup>er</sup> messidor an II, le quartier de la barrière de Flandre, qui s'était assoupi pendant un des après-midi les plus torrides qu'on eût vus de mémoire de Parisien, s'affairait pour regagner le temps perdu. Le soleil se couchait au-dessus de cette plaine Saint-Denis où tant de fois étaient venus pourrir nos tyrans morts.

Devant la rotonde des ci-devant Fermiers Généraux, un sectionnaire, pique en main, brûle-gueule en bouche, devisait avec trois commis d'octroi dont le chapeau s'ornait de la large cocarde des amis de la liberté. Ils parlaient des miracles que la foi républicaine, sans peur et sans souliers, accomplissait chaque jour au-delà de nos frontières. L'armée de Sambre-et-Meuse, que commandait Jourdan, venait de gagner la bataille de Fleurus. Jourdan et Pichegru marchaient sur Bruxelles. La Belgique était à nous...

Ils s'interrompaient parfois. Ils lançaient un cordial « *Salut et fraternité !* » au citoyen Cameau qui, monté sur sa rosse, regagnait son auberge du village de la Villette, échangeaient un sourire avec l'accorte citoyenne Etienne, lingère de son état. Ils suivaient aussi des yeux le double courant de circulation qui franchissait la barrière : noirs de poussière, c'étaient les deux cavaliers du courrier des armées du Nord, dont le galop déjà décroissant le long du *faubourg Martin* allait annoncer au Comité de Salut Public quelque nouvelle victoire ; dans l'autre sens, traversant le nuage de sable qu'ils laissaient derrière eux, des chariots cahotaient sur le pavé inégal de la route : les pays des villages de la Villette, de Pantin, d'Aubervilliers, du Raincy revenaient vers leur ferme, leur marché fait.

A la porte de chacune des maisonnettes qui longent la route du côté opposé, des vieilles somnolent, qui sur une chaise, qui sur un banc. Une « malle » sort de Paris au trot : c'est la poste aux lettres, qui demain soir déjà approchera des Flandres. Au même moment, à Londres, à Saint-Petersbourg, à Berlin, les bien-pensants frémissent à la description qu'on leur fait du régime de « terreur » et de carnage qui ensanglante la capitale du roi très chrétien de France et de Navarre.

Les bonnes gens qui prennent le frais ce soir dans le quartier du ci-devant faubourg Saint-Martin ne semblent cependant pas particulièrement terrorisés. Il est vrai qu'elles ne complotent ni de renverser la République, ni de livrer Paris au sac des Prussiens de Brunswick.

## 28 PRAIRIAL. AN II

**S**OUDAIN, les yeux de nos commis et de notre sectionnaire s'arrêtent sur un cortège auquel ils ne sont pas accoutumés, et ils ôtent leur chapeau à cocarde. Une troupe de vingt-cinq à trente hommes, presque tous barbus, vêtus de noir avec autant de sévérité que de correction, marche en silence derrière une bière recouverte d'un ample velours noir. Quatre autres la portent sur un brancard. Et bientôt, s'arrêtant tous les cinq cents pas pour relever les porteurs, le convoi passe à son tour la barrière de Flandre, lentement, silencieusement, et s'engage sur la route du Nord-Est. Il n'ira pas bien loin : avant d'arriver à la Villette, il entrera à droite dans la cour d'une auberge, pour passer dans un petit jardin qui se trouve derrière. Une vingtaine de stèles y sont disséminées, dont quelques-unes portent des caractères hébraïques, mais qui sont pour la plupart rédigées en français. Ce jardin n'est autre que le cimetière des Juifs de Paris.

Une fosse y est préparée : on y fait descendre le cercueil. Un vieillard prononce une brève oraison, exaltant les vertus civiques du jeune homme auquel on va dire adieu pour toujours, rappelant la douleur qu'éprouvent ses proches qui sont ici, et surtout les femmes,

qu'on a laissées en pleurs à la maison. Un homme d'âge mûr reprend le discours en français. Chacun jette sa poignée de terre au fond du trou, la pelle du fossoyeur s'approche...

C'est fini. Pas de kaddisch, pas de rabbin, pas d'étoile sur la pierre qui recouvrira la dernière demeure de Sa-

des Rothschild de son temps.

Il est aujourd'hui en plein Paris. C'est en métro qu'on y va, et l'on descend à une station dont le nom nous rappelle que Fleurus n'est pas la dernière victoire qu'ait remportée la démocratie. Descendez donc à *Stalingrad*, tâchez de reconstituer la barrière de



Une vue du cimetière de la rue de Flandre

muel Fernandez Patto, mort, non pas en Sevan 5563, mais le 28 prairial an II.

Le jeune Israélite, en devenant citoyen de la République française, a renoncé aux rites qui trop souvent avaient servi de prétexte aux persécuteurs de ses aïeux. Ses nouveaux compatriotes ont renoncé, en le recevant parmi eux, à un préjugé millénaire ; Samuel a abjuré le sien. Et tandis que les descendants dégénérés des barons de Philippe-Auguste complotent à Coblenze et à Vienne l'écrasement de la France et son invasion par l'ennemi de toujours, lui, petit-fils de marchands espagnols, s'écrie du fond de sa tombe : « *J'aime mieux ma situation que l'esclavage !* »

**I**L existe toujours, le cimetière juif de la route de Flandre. Drumont y est venu cracher sur les tombes de ces Juifs dont il oppose la misère à l'opulence

Flandre si vous pouvez en imagination abattre la gare des autocars — la rotonde des Fermiers Généraux existe encore — prenez la rue de Flandre et passez sous le porche du numéro 44 bis.

## MEDITATION SUR LA NECROPOLE

**L'**AUBERGE des temps révolutionnaires est toujours là. La cour qu'a traversée le cortège funèbre de Samuel Fernandez n'a guère changé sans doute. C'est à présent celle d'un garage, et les poules qui y picoraient encore il y a quarante ans ont fait place aux autos. On traverse un vieux hangar, au fond duquel (l'amant de) la concierge fait grincer les gonds d'une porte vermoulue. On y est.

...Si tu es sensible à la douce mélancolie des nécropoles, si en arrivant ici, Thomas Gray et Valéry te menaient par

la main ; si tu aimes à méditer tout en contemplant le désordre élégiaque de quelques sépulcres sur lesquels s'est appesantie la main du Temps, alors, lecteur, alors ferme tes yeux de chair et écarquille ceux de la foi.

Imagine un vieux jardinier réduit à l'état de terrain vague minuscule, où l'herbe est rare et jaune, où trois arbrisseaux rabougris tentent vainement de s'ouvrir à un printemps précoce, étouffés qu'ils sont par des murs interminables et noircis.

Une trentaine de Juifs dort ici, bercée par le ronronnement des machines-outils. Deux jeunes chiens se jettent dans tes jambes, et t'accompagnent fidèlement lorsque tu te pencheras sur les deux tombeaux et les quelque vingt-cinq stèles qui constituent ce cimetière. Certaines se sont couchées, d'autres, couvertes de mousse, rongées d'humidité, condamnant à un éternel anonymat celui dont elles protègent le repos.

Tu y méditeras l'étrange destinée de tombes qui, datées de *juillet*, de *sevan*, de *messidor*, sont le point de concours de trois calendriers — le vulgaire, l'hébraïque et le républicain — ; de trois civilisations.

Ailleurs, tu pourras déchiffrer : « *Ci-gît la bienheureuse et bien-aimée Anne-Rachel, veuve de Mardochée Ravel, native de Bordeaux, âgée de 48 ans...* »

Deux pierres jumelles abritent le dernier sommeil de Rachel Silva Lopes Lagona et d'Abraham Lopes Lagona, de Bordeaux, morts à six mois d'intervalle. Sur l'un des deux tombeaux, tu liras : « Ici repose la bien-aimée Judith Delvaile-Silveyra, âgée de 36 ans, née à Bayonne, décédée à Pantin près Paris le 9 de tristry de l'an 5563 de la création du monde, correspondant au 13 vendémiaire de l'an II » ; sur l'autre : « Ci-gît Moïse Salom, décédé le 18 septembre 1796 ». Et tu découvriras après moi la belle épitaphe du Juif qui mourut sous la Terreur : « *Le Dieu suprême m'a rappelé l'an vingt-troisième de mon âge. J'aime mieux ma situation que l'esclavage. Ici est le repos du bienheureux Samuel Fernandez Patto, de Bayonne, décédé le 28 prairial de l'an II de la République une et indivisible* ».

# EMPEREURS DE RAMERUPT

par Joseph MILLNER

**P**OURSUIVANT les considérations sur la femme, commencées dans le précédent numéro, nous noterons que dès l'an 1000 le talmudiste *Guerchom*, de Mayence, avait déchaîné ses foudres théologiques contre la polygamie...

Et de fait, dans de nombreuses communautés, la monogamie était de rigueur. Rares, les concubines et les maîtresses. A en croire, tout au moins, les vieux textes.

Au foyer, la femme était à peu près libre et souvent elle participait à la vie spirituelle. De nombreuses juives, par



exemple, exerçaient l'assez difficile métier de copiste ; assez difficile parce que les manuscrits que leur confiaient les exégètes n'étaient pas aussi simples que le courrier de nos dactylos. Rachi lui-même, féministe prêchant d'exemple, choisit sa fille Jacobed comme secrétaire littéraire.

Jacobed eut trois fils qui donnèrent tout son lustre au fameux *Empire de Ramerupt* qui groupa, à certains moments, plusieurs centaines d'élèves. On raconte qu'il s'en trouva soixante pour connaître par cœur tout le Talmud. Mais qu'on se rassure : 60 traités, 60 élèves, un élève par traité.

**O**N observe dans le nom de *Rachbam*, composé des initiales de *Rabbi Chaiel Bar Meir*, le même processus onomastique que dans le nom de son grand-père Rachi.

Ce sédentaire, qui ne sortit presque jamais du village de Ramerupt, dessina amoureuxment une carte de la Terre Sainte, qu'on ne saurait recommander aux soldats de la Haganah, mais qui, plusieurs siècles avant la projection de Mercator, dénote une science réelle.

Moins rationaliste lorsqu'il se mêlait d'exégèse, d'ailleurs influencé par la mystique chrétienne, *Rachbam* voguait parfois dans les nuages en compagnie des Anges, dont on sait que le sexe tourmentait fort les Scolastes. Mais c'est en bon linguiste et en bon grammairien qu'il expliqua le Pentateuque, l'Éclésiaste et le Cantique des Cantiques.

Son frère cadet, *Jacob*, reçut le surnom de *Tam* — « l'Intègre » — qui avait déjà été décerné à Jacob le patriarche.

Il apparaît comme la principale tête de la Trinité savante de Ramerupt, curieux de tout et singulièrement de littérature et de poésie.

La poésie hébraïque ? Elle était alors un peu rude, alourdie par l'érudition et les reminiscences, mais sincère dans le développement de ses thèmes tragiques.

Thème tragique entre tous : le 8 mai 1147, deuxième jour de la Pentecôte, la Seconde Croisade, que *Bernard de Clairvaux* avait prêchée, faisait soudain irruption à Ramerupt, profanant les rouleaux de la Loi, pillant la maison de Jacob Tam, traînant l'Intègre hors des murs.

Le fanatisme déchaîné contre les « assassins de Notre-Seigneur » prétendit rendre coup pour coup : cinq fois, Jacob Tam fut frappé à la tête pour que fus-

sent « vengées les blessures reçues par le Christ pendant la Passion ».

**P**AR bonheur, apparut un Chevalier qui n'était pas celui de l'Apocalypse. Il sauva la vie du talmudiste, dont il était l'ami, en promettant à la foule d'obtenir sa conversion.

Et *Bernard de Clairvaux* arrêta en partie les troubles qu'il avait lui-même provoqués... Il avait violemment prêché la Croisade, non moins violemment il prêcha la non-violence envers les juifs.

Mais, dans ces cas-là, n'est-on pas toujours, peu ou prou, l'apprenti-sorcier ?



Effectivement, *Jacob Tam* se vit contraint, en 1150 et en 1160, de réunir ses collègues en synode pour réagir contre les nouvelles vexations antisémites des Croisés, et il eut la douleur d'assister, en mai 1171, quinze jours avant sa mort, au massacre qu'entraîna dans la ville de Blois l'odieuse calomnie du « meurtre rituel ».

Cependant, les Tosaphistes continuent. A *Dampierre-sur-Aube* avec *Rabbi Isaac*. A *Sens-sur-Yonne*, avec un éminent docteur, surnommé « *Hasar Mi Sens* » (Le Prince de Sens), dont plusieurs disciples émigrèrent en Palestine : c'est pourquoy, pendant longtemps, on put voir au pied du Mont Carmel des pierres tombales portant les noms d'une ville et d'un fleuve de France.

# Des ruines de Suse à celles de Port-Royal

par Michel GOUR

On dit même, lit-on dans la préface d'*Esther*, que les Juifs, encore aujourd'hui, célèbrent par de grandes actions de grâces le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Amán.

Jean Racine, au lieu de se contenter d'un désinvolte « on dit même », aurait dû être assez curieux pour pénétrer dans une synagogue un mois avant la Pâque, le 14 adar, dans quelque « juiverie » de sa Champagne natale, ou bien le 15 adar à Paris. Il y aurait vu à peu près ce que nous-mêmes avons pu voir dans les temples juifs, il y a quelques jours : ce livre d'*Esther* dont, grâce à lui, tous les Français admirent la grandeur tragique, la beauté poétique, il en aurait entendu lire l'original, déchiffré à la lueur de sept chandelles dans un vénérable *mequilloth*.

Catastrophe effroyable en vérité, ce drame qui tous les ans, un mois avant la Pâque, anime le manuscrit du livre d'*Esther* et en fait palpiter le parchemin qui pour un jour, doré par le soleil des bords de l'Élaeus, sera tout le palais royal de Suse.

Au pied des taureaux colossaux à tête d'homme et à barbe frisée, un peuple d'esclaves, de princes, de femmes, d'archers, d'officiers, d'eunuques et de prêtres s'agite, s'enivre et s'empiffre. Assuérus, « qui régnait depuis l'Inde jusqu'à l'Éthiopie sur cent vingt-sept provinces », vient de déployer sa splendeur pendant cent quatre-vingts jours, — le livre d'*Esther* a été écrit au bord de la Méditerranée, — au bout desquels il fait couler le vin. Il le fait couler aussi dans sa gorge de potentat, et, « le cœur égayé par le vin », ordonne à la reine Vasthi de se présenter à l'admiration des invités. La reine refuse.



Le roi, blessé dans sa dignité d'époux, craint que cet exemple ne nuise à l'autorité des maris, ses sujets. Aussi, pour raffermir la discipline conjugale si insolument bafouée, il répudia Vasthi; bien mieux, il fit annoncer dans toutes les langues de l'Empire « que tout mari devait être maître dans sa maison et donner tous les ordres qu'il lui plaisait ».

« Quand la colère du roi Assuérus fut apaisée, il se souvint de Vasthi, de ce qu'elle avait fait, et de ce qui avait été décidé à son sujet. » Voilà une « colère » que tout autre eût eu loisir d'« apaiser » au violon le plus proche, si tant est que les édits polyglottes du monarque prévissent et réprimassent l'ivresse publique; mais quoi qu'il en soit de ce royal lendemain de cuite, il fallait une nouvelle reine. La place fut mise au concours. Un Juif, Mardochee, de la tribu de Benjamin, y présenta sa pupille Esther : entre les mille plus belles vierges des cent vingt-sept provinces, elle fut sélectionnée pour les finales du titre de miss Suse 474 avant Jésus-Christ.

Elle passa un an dans un véritable institut de beauté, baignant dans l'huile de myrrhe et les aromates; enfin, appétissante à souhait, elle fut présentée au souverain qui, enthousiasmé, « posa sur sa tête la couronne royale et la proclama reine à la place de Vasthi ». Elle tut cependant son nom et son origine, sur la recommandation de Mardochee. Celui-ci s'installa sur les marches du palais, guettant les nouvelles de sa pupille; il guetta aussi, à cette occasion, un complot contre la personne royale et le fit dénoncer par Esther. Cette salutaire délation fut enregistrée dans les annales de l'Etat.

« Après ces événements », un nou-

veau caprice du « roi Assuérus combla d'honneurs Haman, et lui assigna une place au-dessus de tous les seigneurs ». Très attaché aux signes extérieurs de respect, le nouveau favori exigea des gens qui se tenaient à la porte du palais qu'ils se prosternassent devant lui. Une seule échine, parmi celles qui en fréquentaient les abords, resta rigide : elle appartenait au tuteur d'*Esther*.

Et le tuteur d'*Esther* appartenait au peuple juif.

Un homme bête et méchant a été aigri par une marque méritée de mépris de la part d'un vieillard. Le vieillard est Juif. L'homme aussitôt cherche « à exterminer tous les Juifs qui se trouvaient dans le royaume, puisque c'était le peuple auquel appartenait » le vieillard. Il va trouver Assuérus,



dont dépendent la vie et la mort de tous les habitants du pays, et lui déclare :

« Il y a un peuple dispersé parmi les autres nations, dans toutes les provinces de ton royaume. Ce peuple vit absolument à part; ses lois diffèrent de celles de toutes les autres nations et ils n'observent point les lois du roi. Il n'est donc pas de l'intérêt du roi de laisser ces gens-là en paix. Si le roi le trouve bon, qu'on écrive l'ordre de les détruire. » Le roi répond : « Je t'abandonne ce peuple. »

Aussitôt, on écrit « aux gouverneurs de chaque province et aux princes de chaque peuple, à chaque province suivant son système d'écriture et à chaque peuple dans sa propre langue pour ordonner d'exterminer, d'égorger et de détruire tous les Juifs, jeunes et vieux, femmes et petits enfants, en un seul jour, et de livrer leurs dépouilles au pillage ».

Rassurez-vous : c'est dans la Bible (*Esther*, 2, 6-15) que figurent ces préparatifs d'extermination collective. Le ministre de la Propagande, auquel semblent revenir les droits d'auteur de ce texte assez souvent adapté à la presse, à la scène, à l'écran et à la télévision se nomme Aman. Le secrétaire d'Etat au maintien de l'ordre qui a mis au point ce plan d'assainissement biologique appliqué depuis à diverses reprises est un secrétaire d'Assuérus.

Le sort (le Pur, en persan) désigna le 13 adar pour l'exécution de cette mesure, dont les futures victimes se mirent dans tout l'Empire « à jeûner, à pleurer et à gémir ». Mais Esther ne vivait pas dans l'empire, elle vivait dans le harem, séquestrée et coupée du monde; Mardochee l'ayant cependant mise au courant par l'entremise de l'eunuque Hathac, elle lui fit répondre : « Si quelqu'un entre chez le roi sans y être appelé, une loi le condamne à mourir. Seul, celui à qui le roi tend le sceptre d'or a la vie sauve. Et voilà trente jours que je n'ai pas été invitée chez le roi. » — « Ne l'imagine pas, répliqua un message de son tuteur, que tu échapperas, seule parmi tous les Juifs, parce que tu es dans la maison du roi. »

Trois jours après, vêtue de ses atours royaux, Esther se présentait devant le trône du souverain. « Elle trouva grâce à ses yeux », il lui tendit le sceptre. Pour toute faveur, elle lui demanda d'assister avec Haman au festin qu'elle lui avait préparé. Cette faveur gonfla d'orgueil le cœur du favori; mais pourquoi fallut-il qu'en sortant du palais il rencontrât, reproche muet, remords éloquent, insupportable ironie,

Mardochee, Mardochee assis, Mardochee immobile qui le fixait sous les paupières à demi-closes en lissant sa barbe ? Fou de rage, il fit dresser un gibet de cinquante coudées.

La nuit vint, et le sommeil du juste se déroba au roi. Celui-ci connaissait à l'insomnie un remède souverain : il se faisait lire les Annales. Cette fois, il fut surpris d'y apprendre que Mardochee, dénonciateur d'un complot, n'en avait cependant obtenu aucune récompense. C'est le moment que choisit Haman pour venir demander la permission de pendre le Juif. « Le roi lui dit : que faudrait-il faire pour un homme que le roi voudrait honorer ? Haman dit en lui-même : A qui le roi pourrait-il vouloir accorder des honneurs, si ce n'est à moi-même ? Et Haman répondit au roi : S'agit-il d'un homme que le roi veut honorer ? Qu'on apporte le vêtement dont le roi se revêt, qu'on amène le cheval que monte le roi, et sur la tête duquel figure la couronne royale. On confiera ce vêtement et ce cheval à l'un des officiers du roi ou des grands seigneurs de la cour. Celui-ci revêtira du costume royal celui que le roi veut honorer. On lui fera parcourir à cheval les rues de la ville et l'on criera devant lui : c'est ainsi qu'est traité l'homme que le roi veut honorer ! Alors le roi dit à Haman : Hâte-toi, va prendre le vêtement et le cheval dont tu as parlé, et rends ces honneurs à Mardochee, le Juif qui est assis à la porte; n'omets rien de ce que tu as dit. Haman prit donc le vêtement royal et le cheval, il en revêtit Mardochee et lui fit parcourir à cheval les rues de la ville, en criant devant lui : c'est ainsi qu'est traité l'homme que le roi veut honorer ! »

« Il rentra chez lui accablé de tristesse et la tête voilée »; et, ajoute imperturbable le livre d'*Esther*, « Mardochee retourna à la porte du roi ».

Puis les événements se précipitent. Esther, au cours de son festin, dénonce



la méchanceté d'Haman; le roi, incapable de prendre une décision, va faire un tour au jardin, et, en rentrant, trouve Haman sur le lit d'*Esther*, où il s'était jeté pour lui demander grâce. Ce qui distingue le caractère d'Assuérus au cours de toute cette histoire, c'est qu'il n'a jamais cherché à comprendre. Et, séance tenante, sans pouvoir ouvrir la bouche, Haman va vérifier de très près la solidité du gibet de cinquante coudées, où son imagination avait déjà vu se balancer Mardochee. Le vice est puni.

La vertu récompensée : Mardochee prend la place d'Haman; Esther obtient que le 13 adar soit consacré au massacre des antisémites, et ici s'arrête l'analogie. La répression fut dure assurément, mais par trois fois le texte biblique répète : « A Suse, les Juifs firent périr cinq cents hommes; mais ils ne touchèrent pas au butin. » Puis, une nouvelle charrette de « trois cents hommes; mais ils ne touchèrent pas au butin ».

Les Juifs de province massacrèrent le 13 adar et se reposèrent le 14; ceux de Suse mirent deux jours à se défaire de leurs ennemis, et ne se reposèrent que le 15. « C'est pourquoi les Juifs de la campagne ou qui habitent des villes ouvertes font du quatorzième jour du mois d'Adar un jour de joie, de festin, un jour de fête, où l'on s'en-

voie des présents les uns aux autres », alors que ceux des villes fortifiées attendent le 15 pour se réjouir. Érigée en coutume, cette fête qui rappelait le sort, — le « pur » — jeté par Haman, prit le nom de Purim parmi les Juifs. Et Mardochee, devenu à son tour premier ministre, recommanda « de n'en laisser jamais s'effacer le souvenir parmi leurs descendants ».

Cette recommandation a fidèlement été observée, et regrettons que Racine ne s'en soit pas assuré. Négligence d'un disciple de la doctrine classique à l'égard de la critique historique telle que nous l'entendons ? Sans doute. Mépris d'un chrétien fervent pour les bourreaux de Jésus ? Non pas. *Esther*, tragédie sacrée en trois actes, timide retour par la porte de service à ce théâtre que, soudainement touché par



la grâce, Racine avait vomé ? Cent fois non.

En janvier 1677, *Phèdre* tombait. Et c'était la dernière pièce qu'écrivait pour les comédiens Racine, âgé de trente-sept ans, en pleine force, en pleine possession de son génie poétique. Le pieux Louis Racine créa, pour expliquer cette rupture, la légende d'une conversion soudaine, cause ou effet d'une spectaculaire réconciliation avec Port-Royal. Racine aurait voulu aussitôt se faire chartreux, projet dont l'eût détourné son confesseur, qui l'aurait engagé à se marier chrétiennement. On juge sur pièces dans un cas pareil; or de textes point, ce qui n'a pas empêché la critique, du début du dix-huitième à François Mauriac, de se jeter à corps perdu dans cette hypothèse insoutenable dont M. Jean Pommier a fait justice.

« L'année même de sa retraite, notent les commentateurs, Racine fut avec Boileau nommé historiographe du roi. » Banale coïncidence, n'est-il pas vrai ? Boileau, au même moment, interrompt la composition de ses Épîtres; c'est un hasard insignifiant; la nomination a lieu en mai, le roi rentre à Versailles le 31, et c'est le 1<sup>er</sup> juin que Racine se marie : vous n'allez tout de même pas en déduire qu'il « se rangeait », parce qu'il était indécis pour un historiographe d'être l'amant d'une Champmeslé ? Le roi demande aux deux poètes « de tout quitter pour travailler à son histoire », et les traîne à sa suite en Belgique, en Allemagne où ils s'épuisent à consigner ses victoires; quel rapport allez-vous chercher là avec le silence de Racine ? Et je passe sur les témoignages écrits, qui sont très nombreux sous la plume de Boileau (et développés dans la *Revue de Paris*, en novembre 1946).

Ainsi, d'un côté, Racine est accaparé par une charge absorbante, coupable à nos yeux, criminelle d'avoir appauvri nos lettres de quelques chefs-d'œuvre de plus, à commencer par cette *Iphigénie en Tauride* à quoi il travaillait encore au moment où son fils nous le dépeint confit dans la dévotion; d'autre part, quand il se retournait vers la carrière abandonnée, il ne voyait que le souvenir de l'échec de *Phèdre* et le décourageant spectacle de la vogue de l'opéra et de Quinault, son rival. Que peu à peu Racine s'est réconcilié avec ses anciens maîtres et a retrouvé les sentiments de son enfance, voilà qui ne fait pas de doute; mais si la légende d'une conversion théâtrale et d'un coup de foudre divin fait honneur à la piété filiale de Louis, elle trahit chez ses successeurs unanime un état d'esprit moins respectable, lequel relève de *Pantagruel*, Quart livre, au chapitre de Panurge et des moutons.